

PAROLES D'ESCLAVES

Document 1 - « La parole est aux esclaves »

« Au XIX^e siècle, une centaine de Noirs asservis ont raconté par écrit leur sort dans les plantations du sud des Etats-Unis. [...] L'un des récits les plus anciens remonte à la fin du XVIII^e siècle : en 1789 paraît au Royaume-Uni *Le passionnant récit de la vie d'Olaudah Equiano*, un garçon de 10 ans enlevé au Nigeria et déporté vers les Amériques à bord d'un navire négrier. Il finit par racheter sa liberté avant de devenir une figure du mouvement abolitionniste britannique. Son témoignage s'attarde sur le fameux « passage du milieu » - la terrifiante traversée de l'Atlantique à bord d'un navire négrier qu'effectuèrent, pendant plus de trois siècles, 12 millions d'Africains, victimes de la traite. Pour consigner leur récit, ces esclaves qui, la plupart du temps, ne savent ni lire ni écrire se font aider par des militants abolitionnistes.

Aux Etats-Unis, Venture Smith en 1798, Moses Roper en 1838, Frederick Douglass en 1845, William Wells Brown en 1847, Henry Bibb en 1849, Solomon Northup en 1853, Harriet Jacobs en 1861 : dans leur livre, ces esclaves restituent en détail le quotidien des plantations. [...]

Tous racontent la peur du fouet, le règne de l'arbitraire, la séparation des familles. [...] Les mauvais traitements, voire les tortures, sont monnaie courante. Le moindre geste d'un esclave peut lui valoir une punition. Il a l'air mécontent ? Il a parlé trop fort ? Il a oublié d'enlever son chapeau devant un Blanc ? Il a tenté de justifier sa conduite ? « *Un simple regard, un mot, un mouvement, une erreur, un accident ou une prise de pouvoir* » peuvent être sanctionnés par le fouet, écrit Frederick Douglass, né sur la côte du Maryland en 1818. [...]

Loin d'être le peuple sans voix que l'on imagine souvent, les esclaves du sud des Etats-Unis ont donc laissé derrière eux une centaine de témoignages. [...] Il s'agissait pour ces hommes et ces femmes de témoigner à charge contre l'esclavage qui avait fait d'eux des objets. Il était également questions pour chacun d'eux de s'affirmer en tant que sujet, de revendiquer l'identité d'un individu libre qui reprend la parole. [...]

Les esclaves des colonies britanniques et du sud des Etats-Unis sont les seuls à avoir raconté leur histoire : en France et au Brésil, aucun n'a laissé le moindre témoignage. Un paradoxe quand on sait que les esclaves y étaient plus nombreux. [...]

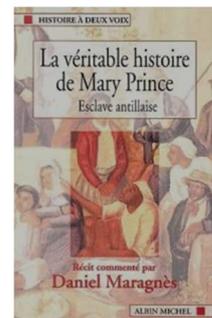
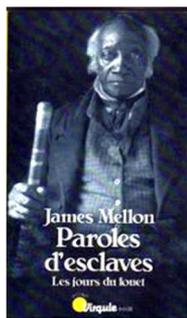
Les esclaves des Etats-Unis ont écrit parce que les mouvements abolitionnistes y étaient très populaires. Ils organisaient de grandes réunions, ils faisaient signer des pétitions, ils créaient des réseaux d'entraide pour les fugitifs et ils les encourageaient à livrer leur témoignage. En France, les abolitionnistes comme Condorcet, l'abbé Grégoire ou Mirabeau se retrouvaient au contraire dans des clubs philosophiques très fermés : ils n'avaient aucun contact direct avec les esclaves des colonies françaises. » [...]

Il y a dans ces témoignages quelque chose de nouveau et de très précieux : un regard de l'intérieur sur l'esclavage. Ces récits sont devenus des sources incontournables pour les historiens mais aussi pour les romanciers. Ils permettent en effet d'apercevoir un univers complexe auquel les planteurs, aveuglés par leurs préjugés, ne s'intéressaient guère. Ils regardaient les esclaves de loin dans les champs comme une masse indifférenciée, tous vêtus de la même manière. Ces récits mettent au contraire en lumière la singularité de leurs destins individuels : ils ont des parents, des enfants, des histoires, des traditions.

Depuis leur redécouverte, dans les années 1960, les *slaves narratives* ont profondément renouvelé le regard que l'on portait sur l'esclavage. Parce qu'ils subissaient une violence terrifiante, on a longtemps considéré les esclaves comme des victimes totalement passives. Leurs récits montrent au contraire qu'ils étaient, malgré les difficultés, les sujets de leur histoire : dans les rares espaces de liberté qui leur restaient, ils tentaient de mettre en place des stratégies de résistance. Ils brisaient les outils, ils ralentissaient les cadences, ils empoisonnaient les bêtes, ils faisaient claquer le fouet sans déchirer la peau, ils organisaient des fuites, [...] ils essayaient d'obtenir une petite responsabilité, ils cherchaient à échapper aux tâches les plus inhumaines, ils jouaient la comédie de l'obéissance tout en conservant l'espoir de s'enfuir un jour. [...]

Ces récits permettent d'apercevoir une réalité que les historiens ont longtemps négligée : malgré la terreur et l'oppression, les esclaves ont construit une société vivante dotée de croyances, de rites et de traditions. Ils sont parvenus à se construire un monde que les planteurs ne voyaient pas avec ses chants, ses fêtes, ses histoires, ses pratiques religieuses. Il n'y avait pas de registres de naissance mais le récit des filiations se transmettait de génération en génération comme en Afrique. Un monde qui permettait, malgré la servitude, de se sentir encore un peu humain. »

D'après Anne Chemin, *Le Monde*, 18 janvier 2014.

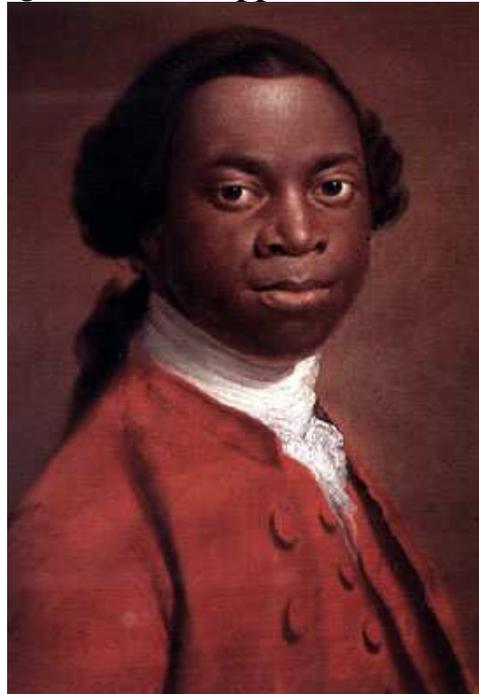


Document 2 – Olaudah Equiano (1745-1797)



▲ **Frontispice** du livre d'Olaudah Equiano avec son portrait, 1789, Londres

Document 3 – Portrait supposé d'Olaudah Equiano



Huile sur toile attribuée à Allan Ramsay, *Royal Albert Memorial Museum*, Exeter, fin des années 1780, reproduite dans Olivier Pétré-Grenouilleau, *Les traites négrières*, La Documentation photographique n°8032, 2003, page 47.

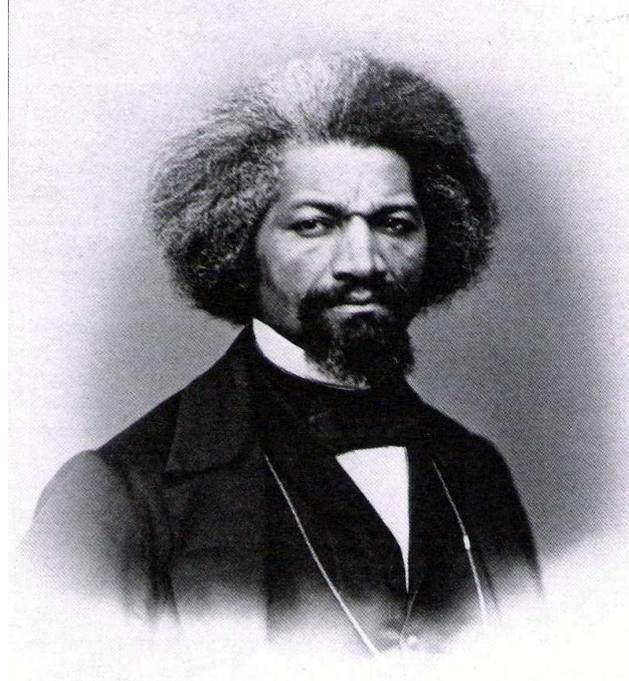
Olaudah Equiano est né vers 1745 au Biafra (Nigéria actuel). Enfant, il est kidnappé avec sa sœur. Six ou sept mois après son enlèvement, il arrive sur le littoral du Bénin d'où il est déporté vers la Barbade dans les Antilles anglaises puis vers la Virginie. Il est acheté par un officier de la Marine britannique qui le baptise du nom de Gustave Vasa. En 1766, il retrouve sa liberté. Il s'installe alors en Angleterre où il écrit ses mémoires qui connaissent un grand succès. Il est alors le premier esclave africain affranchi à écrire ses mémoires à la fin du XVIII^e siècle et donc à fournir un témoignage écrit de ce qu'il a vécu.

Document 4 Portrait de Frederick Douglass en 1844



Tableau d'Elisha Hammond, *National Portrait Gallery*, Washington, reproduit dans Hugh Honour, *L'image du Noir dans l'art occidental de la Révolution française à la Première Guerre mondiale*, Gallimard, 1989, tome 1, page 157.

Document 5 Portrait de Frederick Douglass vers 1865

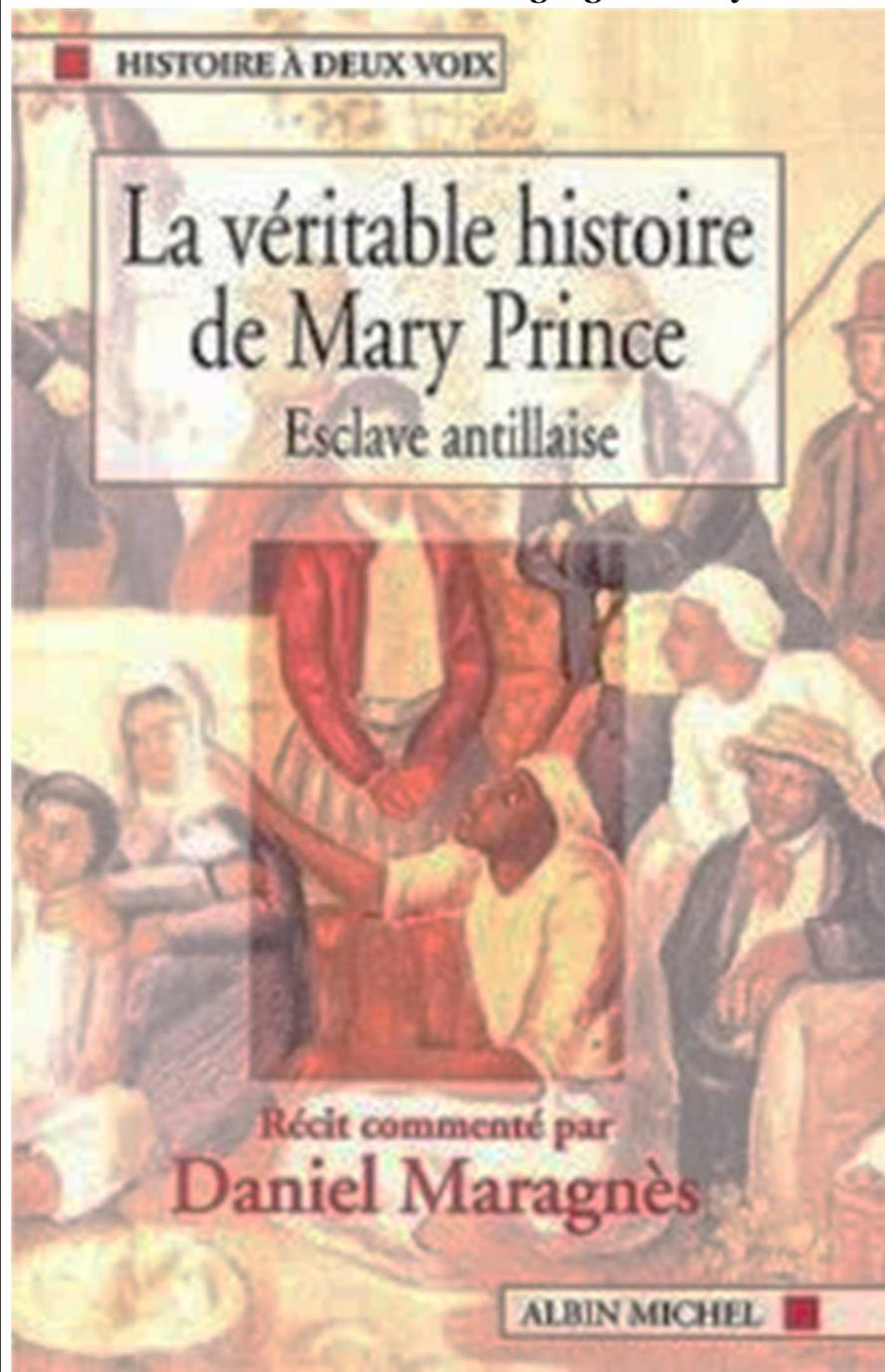


Photographie de J.W. Hurn, *The Library of Congress*, reproduite dans E. Mesnard, A. Désiré, *Enseigner l'histoire des traites négrières et de l'esclavage*, Scérén, CRDP de l'académie de Créteil, 2007, page 182.

Frederick Douglass est né en 1818 dans le Maryland aux Etats-Unis d'une mère noire et d'un père blanc qui fut peut-être son maître, Aaron Anthony. En 1826, il commence à apprendre à lire et à écrire.

Il s'enfuit en 1838 et s'installe dans l'Etat du Massachussets. Après avoir prononcé beaucoup de discours contre l'esclavage aux côtés des abolitionnistes du Nord, il publie en 1845 son autobiographie, *La vie de Frederick Douglass, esclave américain, écrite par lui-même*, qui connaît un grand succès. Les abolitionnistes rachètent sa liberté et il poursuit son combat contre l'esclavage. Il devient en 1860, conseiller du président Lincoln puis s'occupe du recrutement des soldats noirs durant la guerre de Sécession. Il est ensuite nommé ambassadeur des Etats-Unis à Haïti en 1889 et meurt en 1895. Un musée lui est consacré à Washington.

Document 6 - Couverture du témoignage de Mary Prince



Document 7 - Extraits de *La véritable histoire de Mary Prince, esclave antillaise*²²

Je suis née à Brackish-Pond aux Bermudes, dans une ferme qui appartenait à M. Charles Myners. Ma mère était domestique dans la maison et mon père, qui s'appelait Prince, scieur de bois chez M. Trimmingham, constructeur de bateaux. À la mort du vieux M. Myners, quand j'étais petite, il y a eu un partage des esclaves et des autres biens de la famille. C'est le vieux capitaine Darrel qui m'a achetée avec ma mère pour me donner à sa petite fille, Miss Betsey Williams [...].

M^{me} Williams était une femme qui avait très bon cœur et traitait très bien tous ses esclaves. Elle n'avait qu'une fille à peu près de mon âge, Miss Betsey, pour laquelle j'avais été achetée. J'étais très choyée par Miss Betsey et l'aimais beaucoup. Elle m'amenait partout et m'appelait sa petite négresse. Cette époque a été la plus heureuse de ma vie ; j'étais trop jeune pour bien comprendre ma condition d'esclave et trop étourdie et remuante pour penser d'avance aux jours de misère et de chagrin.

Ma mère, domestique dans la même famille, s'occupait de moi et j'avais mes petits frères et sœurs pour compagnons de jeu. Ma mère a eu plusieurs beaux enfants, trois filles et deux garçons, après son arrivée chez M^{me} Williams. Les tâches qui incombaient aux enfants étaient légères et nous jouions tous ensemble avec Miss Betsey presque aussi librement que si elle était notre sœur.

[...] J'avais à peine atteint ma douzième année quand ma maîtresse devint trop pauvre pour garder autant de monde ; elle me loua à M^{me} Pruden qui habitait une grande maison au bord de la mer, dans une commune voisine à cinq miles⁽²³⁾ de là. J'ai pleuré à chaudes larmes en quittant ma chère maîtresse et Miss Betsey ; quand j'ai embrassé ma mère et mes frères et sœurs, j'ai pensé que mon jeune cœur allait se briser tellement j'avais de la peine. Mais cela ne servait à rien, j'étais obligée de partir [...]. Quelques heures après, je me suis retrouvée dans une maison étrangère au milieu d'étrangers. À l'époque, cette séparation m'a semblé une cruelle épreuve, et pourtant elle était bien légère à côté de celles que j'ai subies depuis ! [...]. Ma nouvelle maîtresse était une femme coléreuse mais elle n'a pas été trop méchante avec moi. [...] À cette époque-là, tout mon travail consistait à m'occuper du petit maître Daniel, un adorable bébé. [...] C'était trop beau pour durer ! J'ai le cœur qui s'attendrit quand j'y repense ! C'est à ce moment que M^{me} Williams est morte. [...] Je suis encore restée trois mois chez M^{me} Pruden, puis on m'a renvoyée chez M. Williams⁽²⁴⁾ [...].

22. Le récit de Mary Prince a été publié en 1831 à Londres, sous le titre *The History of Mary Prince, a West Indian Slave*. Il a été traduit par Monique Baile et commenté par Daniel Maragnès, Albin Michel, 2000. Sont citées les p. 11 et suiv., avec l'aimable autorisation des éditions Albin Michel. Cf. p. 255 et suivantes.

23. Soit environ 8 km. 1 mile = 1 609 m.

24. M. Williams est le veuf de M^{me} Williams. Il avait abandonné sa femme et a décidé de vendre Mary Prince et deux de ses sœurs pour payer les noces de son nouveau mariage.

Le sombre matin a fini par se lever, trop tôt pour ma pauvre mère et pour nous. Tout en nous mettant les habits neufs qu'on devait porter pour la vente, elle a dit d'une voix pitoyable que je n'oublierai jamais : « Regardez-moi ! J'enveloppe mes pauvres enfants dans le linceul ! Quel horrible travail pour une mère ! » Puis : « Je vais porter mes petits poulets au marché ! » [...]. Ma mère a appelé les autres esclaves pour nous dire au revoir. Il y avait parmi eux une femme appelée Molly qui portait son bébé dans les bras. « Malheureuse ! » a dit ma mère en la voyant détourner ses yeux pleins de larmes vers son bébé, « après ce sera ton tour ! » Les esclaves ne pouvaient rien dire pour nous consoler, ils ne pouvaient que pleurer et se lamenter avec nous. J'ai cru que mon cœur allait éclater quand j'ai quitté mes petits frères et la maison où j'ai grandi. [...]

Nous avons suivi ma mère jusqu'à la place du marché, elle nous a fait mettre en rang contre une grande maison, dos au mur et les bras croisés sur la poitrine. Comme j'étais la plus âgée, j'étais la première, puis venait Hannah, puis Dinah, et notre mère debout à côté pleurait sur notre sort. [...]

Finalement, le maître des enchères qui devait nous mettre en vente comme des moutons et des vaches est venu demander à ma mère laquelle de nous était la plus âgée. Elle m'a montrée du doigt sans rien dire. Alors il m'a prise par la main et conduite au milieu de la rue, puis me faisant tourner sur moi-même, il m'a exposée à la vue des gens qui attendaient pour la vente. J'ai été très vite entourée d'inconnus qui m'examinaient et me tâtaient de la même façon qu'un boucher quand il veut acheter un veau ou un agneau. Ils se servaient des mêmes mots, pour parler de ma tournure ou de ma taille, comme si je ne pouvais pas plus en comprendre le sens qu'une bête muette. Ensuite j'ai été mise en vente. Les enchères ont commencé bas pour monter petit à petit jusqu'à 57 livres et j'ai été adjugée au plus offrant. Alors les gens qui étaient là ont dit que j'avais rapporté une belle somme pour une esclave aussi jeune.

J'ai vu qu'on amenait ensuite mes sœurs et qu'elles étaient vendues à des propriétaires différents, de telle façon que nous n'avons même pas eu la triste satisfaction d'être compagnes d'esclavage. La vente terminée, ma mère en pleurs nous a embrassées en nous serrant dans ses bras, elle nous a recommandé de garder courage et d'accomplir notre devoir envers nos nouveaux maîtres. C'était une triste séparation, l'une allait d'un côté, l'autre de l'autre, et notre pauvre mère repartait toute seule à la maison.

Mon nouveau maître était le capitaine I.⁽²⁵⁾ qui vivait à Spanish Point. Après avoir quitté ma mère et mes sœurs, je l'ai suivi à son entrepôt où il m'a confiée à la charge de son fils maître Benji, un garçon à peu près de mon âge

qui m'a conduite à ma nouvelle maison [...]. Avant que je ne pénètre dans la maison, deux esclaves louées par un autre maître et qui travaillaient dans la cour, m'ont demandé à qui j'appartenais ; quand j'ai répondu : « je viens pour vivre ici », elles ont dit toutes les deux : « Pauvre petite ! Pauvre petite ! Il va te falloir du courage alors ! » [...]

Le lendemain matin, ma maîtresse s'est mise en devoir de me donner ses instructions et m'a appris toutes sortes de tâches domestiques comme faire la lessive, le pain, nettoyer la laine ou le coton, laver les sols et cuisiner. Elle m'a appris beaucoup plus de choses encore, comment les oublier jamais ? Grâce à elle, je connais la différence exacte entre la brûlure d'une corde, d'une cravache ou d'une lanière de cuir appliquée de sa main cruelle sur mon corps nu. Et ce n'était qu'un châtiment guère plus redoutable que les méchants coups de poing qu'elle m'assénait sur la tête et sur le visage. C'était une femme épouvantable et une maîtresse brutale avec ses esclaves [...].

Extraits du témoignage de Mary Prince reproduit dans E. Mesnard, A. Désiré, *Enseigner l'histoire des traites négrières et de l'esclavage*, Scérén, CRDP de l'académie de Créteil, 2007, pages 123 à 125.

Document 8 – « Vente d'esclaves »



Tableau anonyme vers 1850, *Carnegie Museum of Art*, Pittsburgh, reproduit dans Hugh Honour, *L'image du Noir dans l'art occidental de la Révolution française à la Première Guerre mondiale*, Gallimard, 1989, tome 1, page 207.

25. Mary Prince n'a pas indiqué le nom des maîtres qui l'ont maltraitée.

Document 9 – A propos de Mary Prince

« Ce fut Mary Prince la première qui suggéra l'idée d'écrire son histoire. Elle souhaitait, disait-elle, que les bonnes gens d'Angleterre pussent apprendre de la bouche d'une esclave les sentiments et les souffrances d'une esclave [...]. Le récit fut recueilli sous la dictée de Mary par une dame qui se trouvait alors l'hôte de ma famille ; elle le prit par écrit en entier [...] puis l'élagua pour lui donner sa forme actuelle, tout en conservant le plus fidèlement possible les expressions de Mary et sa manière particulière de parler. Aucun fait d'importance n'a été coupé, aucun détail, aucun sentiment n'ont été ajoutés. C'est fondamentalement le récit de Mary. » (Thomas Pringle dans la préface de la première édition du témoignage de Mary en 1831)

« La publication de ce récit a été pour les abolitionnistes anglais, parmi lesquels de nombreuses femmes, un des moyens de combattre la propagande esclavagiste. [...]

Mary Prince raconte comment, à l'âge de douze ans, elle est vendue sur un marché aux esclaves des Bermudes et séparée de sa mère et de ses frères et sœurs. A chaque nouveau maître, à chaque nouvelle île, se répète alors une vie faite de travail forcé et de sévices presque quotidiens exercés sur elle ou sur ses compagnons. Après de longues et douloureuses années de servitude, elle accompagne son dernier propriétaire en Angleterre. Alors âgée d'une quarantaine d'années, mariée à Antigua à un homme libre, elle veut obtenir son affranchissement afin de pouvoir retrouver son île et son époux sans retomber dans l'esclavage. [...]

Mary Prince veut, par la précision de sa narration, faire comprendre ce qu'est une vie d'esclave domestique dans les colonies antillaises du début du XIX^e siècle : « J'ai été esclave, j'ai ressenti ce que ressent un esclave et je sais ce que l'esclave sait »

Mary Prince qui a été vendue à plusieurs reprises, sait que l'esclave ne dispose ni de son corps ni de son temps et que c'est le désir du propriétaire qui rythme sa journée. Toutefois, par son récit, Mary Prince affirme une identité singulière. Elle mène un combat pour obtenir son affranchissement et la possibilité de rejoindre en femme libre son mari à Antigua sans se désolidariser de ses compagnons : « Je ne peux pas, en parlant de mes propres chagrins, passer sous silence ceux de mes compagnons d'esclavage, car lorsque je songe à mes propres douleurs, je me souviens des leurs. »

E. Mesnard, A. Désiré, *Enseigner l'histoire des traites négrières et de l'esclavage*, Scérén, CRDP de l'académie de Créteil, 2007, pages 125 et 126.

Document 10 - « Sur les planches »

« C'est un pari risqué, une idée courageuse. Adapter le récit de Mary Prince au théâtre. Seule en scène, dans un décor minimaliste, Souria Adèle incarne l'esclave antillaise. L'actrice, de sa voix claire et profonde, parvient à embarquer le spectateur dans cette triste odyssée. On saisit la force de Mary. La pièce souligne avec justesse son incroyable tenacité, sa résilience stupéfiante. Elle parvient aussi à donner un visage à cette femme dont on ne connaît pas les traits : aucune image ni aucune description d'elle n'est en effet parvenue jusqu'à nous. »

Elodie Berthaud, *Causette*, mars 2014.

Document 11 – Affiche présentant l'adaptation du récit de Mary Prince au théâtre

LA MANUFACTURE DES ABBESSES
ET LA COMPAGNIE MAN LALA
présentent

MARY PRINCE

D'APRÈS THE HISTORY OF MARY PRINCE. RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE D'UNE ESCLAVE ANTILLAISE

MISE EN SCÈNE
ALEX DESCAS

AVEC
SOURIA ADELE

DU 15 OCTOBRE AU 20 DÉCEMBRE 2014
DU MERCREDI AU SAMEDI À 19H

TRADUCTION ET ADAPTATION
EMMA SODDUR ET SOURIA ADELE

DÉCORS DENIS RENAULT
LUMIÈRES AGNÈS GODARD
UNIVERS SONORE AIDJE TAFAL

COSTUME CATHERINE LAJNARD
PHOTO AFFICHE FRANÇOISE HUGUIER

Mairie de Paris, Région Île-de-France, Département de Paris, Ville de Paris, Théâtre de la Manufacture des Abbesses, Théâtre de la Compagnie Man Lala, Théâtre de la Manufacture des Abbesses, Théâtre de la Compagnie Man Lala, Théâtre de la Manufacture des Abbesses, Théâtre de la Compagnie Man Lala

LA MANUFACTURE DES ABBESSES
7, rue Véron Paris 18^{ème} / M°Abbesses ou Blanche
Réservations : manufacturedesabbesses.com / 01 42 35 42 03

Licence spectacle N°2-1046284

Document 12 –

« Mary Prince

Authentique document inestimable, *Mary Prince* est tiré de *The History Of Mary Prince* (1831), un récit autobiographique d'une esclave antillaise anglophone. Mary raconte les traitements cruels qu'elle endure: vente, séparation de sa famille, fouet et coups quotidiens, continuelles humiliations. Le destin l'amène à Londres, où elle devient immédiatement libre et apprend à écrire.

Son récit est empreint de dignité et d'une résistance intérieure étonnante. Souria Adèle, seule en scène dans une robe fleurie, appuyée sur une canne, livre ce texte avec une dignité qui en fait ressortir l'émotion. La mise en scène et les éclairages d'Alex Descas sont sobres et font converger tous les regards sur la personne de Mary.

Un spectacle d'une grande valeur historique – il n'existe pas de tels textes dans les colonies francophones – audacieux et émouvant ».

Article paru dans *Télérama*, décembre 2014.

RÉDACTION

Rédiger un texte pour montrer que les récits d'esclaves ont une histoire particulière et qu'ils sont aujourd'hui encore essentiels pour connaître les réalités de l'esclavage dans les colonies européennes et aux Etats-Unis au XVIII^e et surtout au XIX^e siècle.

Pour rédiger ce texte, il faut utiliser tous les documents en suivant le plan détaillé ci-dessous.

Plan détaillé à suivre pour rédiger le texte

Les récits d'esclaves pour témoigner afin de dénoncer et combattre les horreurs du système esclavagiste, source essentielle de connaissances sur l'esclavage au XVIII^e et surtout au XIX^e siècle.

Introduction : Présenter le sujet et le plan rapidement.

I. L'histoire des récits d'esclaves

- 1. Les récits d'esclaves apparaissent au XVIII^e et se multiplient au XIX^e siècle dans les colonies britanniques et surtout aux Etats-Unis.**
- 2. Des récits qui servent le combat mené par les abolitionnistes anglais et américains contre l'esclavage.**

II. Les récits d'esclaves : des sources essentielles pour connaître les réalités de l'esclavage

- 1. Les esclaves décrivent tous les réalités du système esclavagiste...**
- 2. Les historiens s'appuient souvent aujourd'hui sur ces témoignages pour écrire l'histoire de l'esclavage et ces récits sont adaptés au cinéma et même au théâtre.**

Conclusion : Conclure sur l'importance des récits d'esclaves.